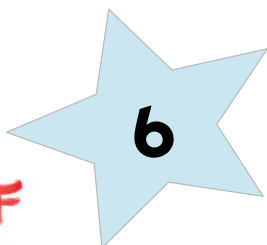




36.
RIDEF
2026
POLSKA



AKTUALNOŚCI • NOUVELLES • NEWS • NOTICIAS

RIDEF 2026

Rencontre Internationale des Éducateurs Freinet



Version sur ligne:

<https://2026.ridef-fimem.com/fr/gazetka-3/>

Ce journal est produit pendant l'atelier par :

Gosia, Pierre, Gina, Arnout, Marguerite,
Giancarlo, Kasia, Aurélia, Kamila

L'Afrique c'est pas si loin

Pourquoi les deux candidatures du Togo ont soulevé autant de réticences ?

De quoi avons-nous eu peur ? Quel message cela envoie ?

Oui, nous avons signé des motions, nous nous sommes engagés à agir pour que les camarades des pays non-européens puissent participer plus facilement à nos rencontres.

Mais, en tant qu'europeens, aller au Brésil, puis au Togo c'est trop difficile ?

Les camarades africains sont venus au Mexique, puis en Pologne, iront au Brésil dans deux ans et puis encore en Europe dans quatre ans, parce que ce serait plus facile pour nous ?

J'ai compris que le nouveau règlement qui a suscité tant de discussions et servi de prétexte à contester d'abord la candidature de Samié au CA, puis celle du Togo pour la Ridef 2030 est né du traumatisme de la RIDEF d'Agadir. Parfois la peur fait prendre de mauvaises décisions. Et un règlement ne doit pas nous empêcher d'agir en accord avec nos déclarations. Si nous voulons rencontrer nos camarades africains, nous qui avons la possibilité de traverser les frontières sans réfléchir nous pouvons aller en Afrique plus souvent. Nous pouvons décider d'avoir confiance.

Hélène Aubert

ENEZ AU BRÉSIL !



Nous, les femmes brésiliennes du Mouvement REPEF (Réseau des Éducateurs et Chercheurs de la Pédagogie Freinet), ouvrons nos bras pour accueillir toutes les membres du Ridef au Brésil en 2028.

Pourquoi proposons-nous d'organiser une Ridef ?

Freinet est le premier à nous avoir inspirées et encouragées dans cette entreprise. Il est le seul pédagogue que nous connaissions à avoir pris l'initiative de fédérer ses disciples autour d'un mouvement, la FIMEM. Freinet a proposé ces rencontres internationales, les Ridefs, et cette pratique s'est révélée essentielle à la formation des éducateurs qui, ainsi, perfectionnent leur pratique pédagogique, vivent l'expérience collective et élargissent leur perspective sur différentes cultures et réalités. Cela ouvre la voie à un regard neuf sur notre propre réalité. Je ne crois pas qu'un autre pédagogue ait eu une vision aussi audacieuse !

Mais il est toujours important de se rappeler qu'un Ridef est un événement d'enseignants, pour les enseignants, créé par les enseignants.

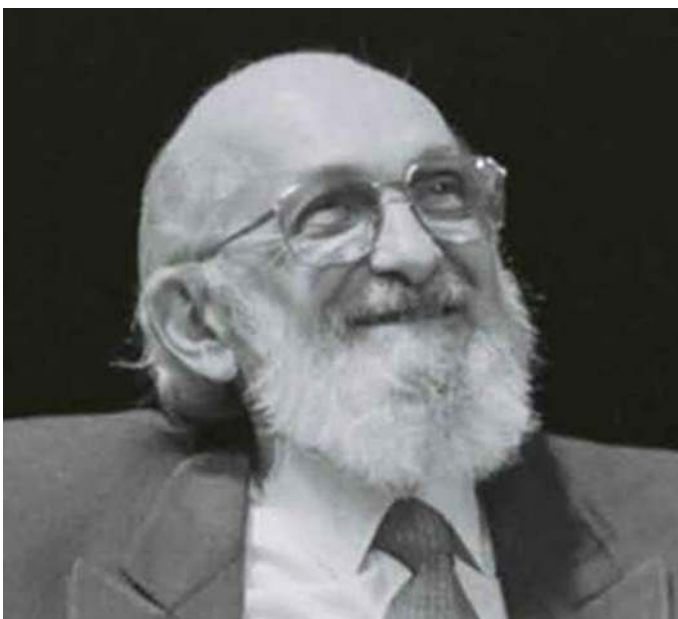
Pays riches, pays moins riches ou pays pauvres partagent ce qu'ils ont. Ce sont les différences vécues lors des rencontres Ridef qui nous enrichissent et nous rapprochent.

C'est dans cet esprit que nous, Brésiliennes, vous invitons : venez nous rencontrer, venez découvrir un Brésil différent de l'image de carte postale, de la samba et du Carnaval. Bien sûr, le Brésil en fait partie ! Mais nous sommes bien plus que cela. Nous sommes une réalité complexe, avec nos contradictions, nos luttes, mais aussi nos beautés et nos joies.

Nous voulons partager tout cela. Nous proposons comme thème un dialogue entre Freinet et Paulo Freire.

En 1996, lors d'un colloque universitaire commémorant le centenaire de Freinet, Paulo Freire, dans son discours de clôture, a notamment déclaré : « Je suis le cousin pauvre de Freinet. »

Nous voulons créer un Ridef où nous nous sentirons toutes camarades, certaines plus aisées, d'autres plus modestes, mais toutes unies par la conviction que nous construirons un monde meilleur et, surtout, que nous ne sommes pas seules.



Court résumé des longs ateliers

L'IA comme imprimerie moderne : vers une pédagogie de l'émancipation – Jakub Piasecki (WMI UAM)

Les participants se sont penchés sur les défis et les opportunités liés à l'intelligence artificielle ainsi que sur son utilisation dans la pratique quotidienne de l'enseignant et l'activation de la classe. Différents types d'IA ont été présentés et on a également examiné les possibilités de détecter l'utilisation des outils d'IA. Le rôle de la pensée critique et du facteur humain, toujours maillon le plus important du processus, a été souligné. Des plans de cours et des visualisations ont été préparés pour aider les enseignants à faire apprendre concrètement ce qu'ils souhaitent, tout en leur faisant gagner du temps.



Comment les mathématiques multiplient le bien, divisent la joie et soustraient l'incertitude, c'est-à-dire... les valeurs ajoutées. – Ewa Grzanka, Izabela Skierska, Grażyna Szczepńczyk



Les participants à l'atelier ont élaboré des slogans : recherche-découverte-action-persuasion-réflexion. Les mathématiques ont été utilisées en lien avec différentes techniques Freinet, destinées aux jeunes enfants. Beaucoup de jeux pratiques, par exemple avec le tangram, qui a inspiré les sous-groupes à créer un texte libre.

Emporte tes impressions et transfère-les sur tout ce que tu as sous la main. Techniques graphiques avec des matériaux du quotidien.

Les participants ont commencé avec des empreintes de pâte Play-Doh et de Tetra Pak, pour finir avec des estampes classiques en linogravure. Ils ont créé des œuvres individuelles ainsi qu'un projet commun qui sera présenté lors du bilan des ateliers longs le samedi.





Danse folklorique, peinture et calligraphie – éducation culturelle au Japon

Un nombre exceptionnel de personnes se sont inscrites à cet atelier pour passer du temps de manière intéressante et découvrir de plus près la danse, l'écriture des caractères japonais (calligraphie) et la peinture, le tout couronné par la traditionnelle cérémonie japonaise du thé. Les participants ont apprécié l'ambiance ainsi que les animateurs et tout leur a plu. 😊

Raconter des histoires à travers l'art – Helen van den Broek

Grâce à différentes formes d'expression – peinture, modelage d'argile, techniques de collage utilisant des éléments naturels et des pochoirs –, les participants ont pu raconter des histoires. Le fait de partager leurs créations avec les autres a été très enrichissant pour eux : cela a permis aux autres de dire ce qu'ils voyaient et ressentaient en regardant leurs œuvres, puis chaque auteur a pu expliquer ce qu'il avait voulu exprimer en les créant. Cela a également donné lieu à un échange d'expériences entre différents pays et différentes écoles.



Un monde diversifié – une école diversifiée. Les jeux psychosociaux « Positum MGS » comme voie vers l'inclusion des enfants neuroatypiques en classe – Alicja Bogaczyk, Magdalena Migda

Assis en cercle, les participants jouent à des jeux psychosociaux où il n'y a ni gagnants ni perdants, chacun ayant son propre rôle. L'objectif est de créer un groupe, d'apprendre à mieux se connaître, d'accepter les différences et de développer un sentiment d'appartenance à une communauté où chacun se sent bien. Ces jeux peuvent être utilisés aussi bien avec des adultes qu'avec des enfants, en particulier ceux présentant une neurodiversité.



Enseigner les langues avec les techniques Freinet – Katrien Nijs, Alessandra Bilani

Dans cet atelier, les participants découvrent des méthodes pratiques d'enseignement des langues inspirées de la méthode Freinet, illustrées par des témoignages du monde entier. L'organisation de l'atelier est claire et le contenu varie chaque jour. Des exercices pratiques et de nombreux exemples de différentes techniques sont proposés.



L'école maternelle et l'école – un laboratoire de changement social – Kinga Wiśniewska, Magdalena Kruszyńska, Agnieszka Jankowiak-Maik, Marzena Kędra

L'objectif de ces ateliers est de susciter un changement social en s'appuyant sur les bonnes pratiques. Les participants ont identifié les problèmes de la communauté locale à l'aide d'entretiens sur le terrain avec les habitants, ont dressé une liste de ces problèmes, en ont sélectionné un et ont conçu une solution pour la communauté de Gniewino. L'ensemble du processus s'est appuyé sur la discussion, le partage d'expériences et de bonnes pratiques issues de différentes écoles, ainsi que sur des éléments artistiques.

Kasia



Collaboration et le corps comme essence de l'émancipation dans la pédagogie de Freinet – Juan Fernandez Platero

Ce furent des ateliers exceptionnels sur la collaboration, qui allient le développement des compétences en équipe à la sagesse issue de la nature et des processus sociaux naturels. Les participants ont appris comment collaborer en harmonie avec la nature et leur propre rythme.

Ania (Pologne)



Écriture libre – le chemin vers le respect – Bożena Ruszkiewicz

Beaucoup de participants, beaucoup de langues et un texte libre centré sur chaque personne. Cela demande beaucoup d'attention, un moment de pause, mais aussi un émerveillement constant devant les mots. Et tout cela dans le respect de l'autre, conformément à la pédagogie de C. Freinet. Beaucoup de participants, beaucoup de langues et un texte libre centré sur chaque personne. Cela demande beaucoup d'attention, un moment de pause, mais aussi un émerveillement constant devant les mots. Et tout cela dans le respect de l'autre, conformément à la pédagogie de C. Freinet.

Kamila Trojan (Pologne)



Éducation dans la démocratie et pour la démocratie

Notre équipe (Ewa, Julia, Colett) était petite mais créative

LES QUESTIONS ONT ORIENTÉ NOTRE RECHERCHE :

- Que signifient démocratie, citoyenneté et liberté, et comment peuvent-ils être mis en œuvre dans l'éducation contemporaine ?
- Peut-on et comment pratiquer l'éducation démocratique aujourd'hui, dans une situation de tensions et de conflits sociaux ?
- Quels conseils et stratégies pour construire une culture de la démocratie et une éducation citoyenne ? Célestin Freinet a-t-il donné ? Pouvons-nous encore nous en inspirer ? Donc
- Comment les enfants apprennent-ils la citoyenneté, la démocratie et l'autonomie dans une classe freinetienne ?



QUELS SONT LES RÉSULTATS DE NOTRE TRAVAIL

1. Nous avons développé une compréhension de l'éducation démocratique comme une éducation visant à préparer à vivre en paix avec les autres dans un monde commun basé sur la reconnaissance mutuelle, la coopération et l'égalité malgré les différences. Dans nos discussions, nous nous sommes référées aux idées de Célestin Freinet et de Janusz Korczak.
2. Lors de nos réunions, nous avons préparé des affiches et d'autres supports qui définissent les orientations de l'éducation démocratique.
3. Nous avons discuté et planifié un projet de recherche sur ce que les enfants et leurs enseignants dans différents pays pensent de l'éducation démocratique, de la liberté et de l'autonomie. Nous avons travaillé sur les outils de recherche. Le temps trop court ne nous a pas permis de terminer cette tâche. Nous voulons donner la parole aux enfants de différents pays, de différents continents, aux enfants de l'éducation préscolaire, du primaire mais aussi aux adolescents et à leurs enseignants. Nous voulons connaître leur voix et leur réflexion sur le problème de la démocratie et de la liberté du point de vue de leur propre pays.

Nous voulons inviter à ce projet des partenaires de différents pays, de différents continents. Dès que nous aurons élaboré des outils, nous enverrons des informations sur le projet via la FIMEM.

Ewa, Julia, Colett



Le régionalisme et l'identité cachoube... – Witold Bobrowski, Iwo Miśkiewicz

De la Cachoubie au Japon, il n'y a finalement pas tant de distance

De nombreuses nationalités, des personnes différentes, des langues et des expériences diverses. Et pourtant, pendant quelques jours, un même lieu nous a réunis : la Cachoubie. Nous avons également été réunis par le professeur Witek et Iwo, grâce auxquels nous avons pu entrer dans l'univers de la culture cachoube non pas comme des touristes de passage, mais comme des invités attentifs, conviés à la découvrir de l'intérieur.

Dès les premières rencontres, nous avons compris à quel point la Cachoubie est une région extraordinaire, colorée et culturellement riche. Ici, la langue, la musique, les habitudes quotidiennes, les récits, les objets anciens et les traditions familiales forment une seule et même histoire : celle de personnes profondément attachées à leur terre.

La langue cachoube occupait naturellement une place particulière dans les ateliers. Pour la plupart d'entre nous, elle était totalement nouvelle, mais aussi étonnamment mélodieuse, intéressante et pleine de sonorités qui semblaient refléter le caractère même de la région : sa diversité, sa nature, la mer et ses paysages en perpétuel changement.

La passion avec laquelle l'animateur nous parlait de la langue et des méthodes permettant de l'enseigner a rapidement fait disparaître les barrières linguistiques qui nous séparaient. Et soudain, quelque chose d'extraordinaire s'est produit : Japonais, Suisses, Grecs, Français et nous, les Polonais, avons commencé à parler, à répéter des mots et même à chanter ensemble en cachoube.

Pas toujours parfaitement. Mais avec une immense joie.

Il s'est avéré qu'une langue dont aucun d'entre nous ne connaissait un seul mot quelques instants auparavant pouvait devenir un espace commun de rencontre entre des personnes venues des quatre coins du monde.

Pendant les activités, nous avons également pu découvrir des livres, des illustrations et des collections extrêmement riches de documents rassemblés au fil de nombreuses années. Il y avait parmi eux des publications pédagogiques, des textes, des travaux d'archives et des documents montrant avec quelle constance les Cachoubes veillent à préserver leur propre langue, leur culture et leurs traditions.

Cela nous a profondément impressionnés.

Car une culture régionale ne perdure pas d'elle-même. Elle a besoin de personnes qui souhaitent la décrire, la documenter, la transmettre aux enfants et aux jeunes, chanter les anciennes chansons, rappeler les histoires et continuer à utiliser la langue de leurs ancêtres.

Un instrument qu'il était difficile de ne pas remarquer nous a également accompagnés pendant nos ateliers : le diòbli bas, autrement dit le violon du diable cachoube. Haut, coloré, bruyant et évoquant une silhouette de diable, il est l'un des instruments folkloriques les plus caractéristiques de la Cachoubie. Impossible de passer à côté sans le remarquer. Son apparence seule suscite la curiosité, tandis que son son rappelle efficacement que la culture cachoube aime avoir du caractère.

Les films que nous avons regardés pendant les rencontres nous ont, quant à eux, transportés dans l'univers des localités côtières et dans la vie quotidienne des anciens habitants de la région. Nous avons pu voir le travail difficile et épuisant des pêcheurs et de leurs familles, et découvrir les coutumes liées aussi bien à la vie quotidienne qu'aux fêtes.

La culture cessait d'être un ensemble d'informations consignées dans des livres. Elle commençait à sentir la mer, le pain, le bois des vieilles maisons et... le tabac à priser.

Car, bien sûr, nous avons également eu l'occasion de découvrir comment on utilise le traditionnel tabac à priser cachoube. Certains garderont de cette expérience le souvenir d'un élément culturel intéressant, tandis que d'autres se souviendront peut-être avant tout d'une rencontre très intense avec la tradition cachoube.

Un moment particulier de notre séjour fut l'excursion au musée en plein air de Nadola. En franchissant les seuils des anciennes maisons, nous avons pu, l'espace d'un instant, imaginer la vie des familles cachoubes d'autrefois : entrer dans les pièces, observer l'aménagement des fermes, les objets du quotidien et les lieux où se déroulait la vie familiale ordinaire.

L'une des plus belles expériences fut de faire du pain ensemble.

Peut-être avait-il un goût un peu différent de celui que nous connaissons chez nous. Peut-être sa recette était-elle différente, sa méthode de cuisson également, et le lieu où il était préparé aussi. Et pourtant, au moment où nous l'avons rompu et partagé ensemble, une pensée très simple nous est venue : le pain reste partout du pain.

Un aliment quotidien. Un symbole de la maison. Quelque chose que l'on peut partager.

Et c'est sans doute à ce moment-là que nous avons ressenti le plus fortement que les différences culturelles ne doivent pas nécessairement nous éloigner les uns des autres.

La meilleure preuve est apparue quelques instants plus tard.

En visitant les anciennes chaumières cachoubes, nos participants japonais ont été étonnés de constater à quel point elles ressemblaient aux anciennes maisons qu'ils connaissaient dans leur propre pays. Des solutions similaires, une simplicité comparable, la même proximité avec la nature.

Et soudain, il s'est avéré que de la Cachoubie au Japon, il n'y avait finalement pas tant de distance.

Plusieurs milliers de kilomètres peuvent être franchis grâce à un seul souvenir, à la ressemblance d'une maison en bois ou à une expérience commune vécue par des personnes qui, quel que soit l'endroit où elles vivent dans le monde, ont eu besoin d'un foyer, de nourriture, d'une famille, de travail, de fêtes et d'histoires transmises aux générations suivantes.

Ces quelques jours nous ont montré une Cachoubie bien plus riche que ce que l'on peut découvrir lors d'une courte visite touristique. Nous avons appris à connaître la langue, la musique, les traditions, la vie quotidienne, les objets, les histoires et les personnes qui, avec un engagement remarquable, veillent sur leur patrimoine.

Mais le plus important s'est peut-être produit entre toutes ces découvertes.

Des personnes venues de différents pays se sont rencontrées. Elles ont commencé à répéter les mêmes mots qu'elles ne connaissaient pas auparavant. À chanter les mêmes chansons. À rire de leurs propres erreurs linguistiques. À partager le pain. À comparer les lieux où elles ont grandi et à découvrir que ce qui semble, au premier abord, très éloigné peut parfois être étonnamment similaire.

Les ateliers se sont terminés, mais ils ont laissé en nous quelque chose de très précieux : une curiosité éveillée.

L'envie de revenir.

D'écouter encore davantage la langue cachoube. De découvrir d'autres histoires. De visiter les endroits que nous n'avons pas eu le temps de voir cette fois-ci. Et de découvrir combien de secrets recèle encore cette région qui, pendant quelques jours, a réussi à faire parler d'une seule voix des personnes venues des quatre coins du monde.

Ne serait-ce que pour un instant.

En cachoube.

Dorota Koziol-Żurawska



ÊTRE ENSEIGNANTS EN AFRIQUE

Tous les deux ans, dans un pays différent du monde à chaque fois, se tient la rencontre internationale des enseignants des Mouvements Freinet, la RIDEF (Rencontre Internationale des Educateurs Freinet).

Les Mouvements Freinet sont présents, outre que dans les pays européens, également dans de nombreux pays africains et latino-américains ainsi que dans certains pays asiatiques. Les mouvements des différents pays sont associés dans la FIMEM (Fédération Internationale des Mouvements d'École Moderne).

Comme les frais de voyage et de séjour pour les RIDEF sont, évidemment, pris en charge par les participants, le groupe qui s'occupe de l'organisation de ces rencontres (le CA, Conseil d'Administration) établit, pour le séjour, des tarifs différenciés selon les salaires moyens dans les différents pays (ceux qui viennent de pays « riches » paient davantage afin que les autres soient moins pénalisés) et met en place d'autres formes nécessaires de solidarité.

Ce sont des choix importants, car la présence d'enseignants venant des différents continents est fondamentale pour que ces rencontres contribuent à former, dans une réalité où les problèmes sont de plus en plus interconnectés, des éducateurs/éducatrices ayant une vision élargie sur un horizon mondial et sur la perspective de construire, à travers l'éducation, un monde moins injuste et plus humain.

À Gniewino, en Pologne, se déroule ces jours-ci la trente-sixième RIDEF, à laquelle participent plus de 250 enseignants : 10 jours d'ateliers, de débats, de rencontres, d'échanges, d'assemblées... et de fêtes en soirée.

Eh bien, dans le n°2 du journal publié quotidiennement à Gniewino pour informer sur les activités, nous lisons une nouvelle qui nous bouleverse et nous interpelle : certains enseignants de pays africains, qui avaient l'intention de participer à la RIDEF et avaient complété laborieusement et correctement les démarches bureaucratiques complexes nécessaires pour le voyage, se sont vus refuser, à la dernière minute, leur demande par les ambassades et les consulats Polonais de leurs pays ont le visa d'entrée en Pologne. Sur 30 Africains, seulement 12 (!) ont eu la possibilité de participer.

Parmi les exclus, il y a Karim Kaborè qui, depuis le Burkina Faso, avait travaillé dur pendant quelques mois pour préparer avec des collègues européens, avec qui il se rencontrait souvent en ligne, des matériaux et des propositions pour animer un atelier sur l'éducation à la paix.

Et Thierno Abdoulaye, du Sénégal., member de la Commission sur l'environnement.

Le refus du visa a été une gifle supplémentaire pour les collègues africains, s'ajoutant à d'autres difficultés : les coûts élevés à supporter pour demander le visa et pour les billets d'avion, les contrôles stricts aux frontières, le fait qu'il faut parfois se déplacer en personne pour déposer la demande de visa dans un pays éloigné parce que l'ambassade n'est pas présente dans le sien.

Dans le journal cité, Cheikh, enseignant du Sénégal, raconte dans une interview que, en 2024, pour pouvoir participer à la Ridef au Mexique, il avait dû prendre l'avion depuis son pays jusqu'au Maroc pour présenter sa demande de visa à l'ambassade. Il regrette qu'à Gniewino, les délégations du Togo, du Bénin et du Ghana soient complètement absentes, en raison de l'impossibilité d'obtenir des visas.

Il rappelle, s'il en était besoin, que « actuellement l'Europe augmente toujours plus les restrictions pour l'entrée des personnes venant d'Afrique ». Il souligne l'existence d'un mince filet d'espoir représenté par le travail ardu et précieux de la commission Fimem « Visas et solidarité ». Parviendra-t-il à fissurer les murs toujours plus épais de la forteresse Europe ?

Nerina Vretenar, MCE Italia



Ouidah (Benin) La porte de non- retour d'où partaient les esclaves

Soirées interculturelles – jeudi, vendredi

Jeudi



La Soirée culturelle de la RIDEF 2026 ne parle pas seulement des pays d'où nous venons. Elle parle aussi de ce qui nous tient à cœur.

Cette fois-ci, les présentations étaient préparées par les délégations d'Espagne, d'Italie et de France. Elles étaient riches en couleurs, en humour et en musique, mais elles ont également abordé les réalités auxquelles les enseignants sont confrontés au quotidien.

Les Espagnols ont présenté des messages en faveur d'une éducation publique de qualité, de classes moins nombreuses, du respect de la profession enseignante, de la reconnaissance de la langue valencienne et du droit des plus jeunes enfants à l'éducation.

Les Italiens ont montré que la contestation peut aller de pair avec l'action. « **Dans la rue, la protestation ; dans la classe, la proposition** » résumait parfaitement leur message. À côté de cette devise figurait une autre, tout aussi forte : « **Ensemble, nous résistons à l'obscurité.** »

Les Français ont raconté leur histoire autrement : à travers des images, le théâtre et le chant collectif. Leur présentation a également évoqué les archives Freinet menacées à Mayenne ainsi que la nécessité de préserver la mémoire et l'héritage pédagogique qui nous rassemblent pendant la RIDEF.

Voilà ce que sont nos Soirées culturelles. Nous découvrons nos pays non seulement à travers la musique, la danse ou les traditions, mais aussi à travers les questions, les préoccupations, les expériences et les combats que les enseignants souhaitent partager. Des langues différentes. Des histoires différentes. Et pourtant, lorsque nous nous écoutons les uns les autres, nous découvrons combien nos expériences éducatives se rejoignent. C'est aussi cela, la RIDEF.

Vendredi

Chaque Soirée culturelle de la RIDEF raconte un pays non seulement à travers sa musique, sa langue ou ses traditions. Aujourd'hui, le Brésil, l'Uruguay et le Mexique ont également montré ce qui anime leurs sociétés et les causes que les populations défendent.



Sur scène sont apparus des mots qui ne nécessitent pas de longues explications : violence, invasion, inégalité. Des voix se sont élevées contre les violations des droits humains, la violence et l'injustice. Le groupe mexicain a rappelé l'histoire d'Ayotzinapa et des 43 étudiants disparus — une histoire qui continue d'exiger vérité et justice.

Il y avait des drapeaux, des chants, des images, des banderoles et des voix fortes. Des pays différents, des expériences différentes, mais une conviction commune : l'éducation ne peut pas rester indifférente au monde dans lequel nous vivons.

Cela fait particulièrement écho à ce dont nous parlons tout au long de la RIDEF 2026 : la solidarité, la liberté, la démocratie et le droit de chaque personne à la dignité et à la parole.



Le texte et les photos proviennent de la page Facebook RIDEF 2026 Association polonaise des animateurs de la pédagogie Freinet Fédération internationale des mouvements de l'École moderne – FIMEM

Traduction du texte d'Uruguay

Une mer de petits feux

Un homme du village de Neguá, sur la côte de la Colombie,
a pu monter jusqu'au plus haut du ciel.
À son retour, il a raconté.
Il a dit que, de là-haut,
il avait contemplé la vie humaine.
Et il a dit que nous sommes une mer de petits feux.
Le monde, c'est cela, a-t-il révélé.
Une foule de gens, une mer de petits feux.
Chaque personne brille de sa propre lumière parmi
toutes les autres.
Il n'y a pas deux feux identiques.
Il y a de grands feux et de petits feux,
et des feux de toutes les couleurs.
Il y a des personnes au feu paisible, qui ne remarquent même pas le vent,
et des personnes au feu fou, qui remplissent l'air d'étincelles.
Certains feux, des feux insipides, n'éclairent ni ne brûlent ;
mais d'autres, d'autres brûlent la vie avec une telle ardeur
qu'on ne peut les regarder sans cligner des yeux,
et quiconque s'en approche s'embrase.



Eduardo Galeano, Le Livre des étreintes



La signification de la présentation de l'Espagne

Concernant la prestation espagnole lors de l'événement interculturel, certains doutes ont émergé quant au message que nous souhaitions transmettre, en raison d'un symbolisme excessif. La chanson d'ouverture, jouée à plein régime, représentait une fête espagnole typique, mais le rythme a ensuite ralenti, nous ramenant à la réalité. Ce retour à la réalité nous a ancrés dans le présent et nous a donné un sentiment de résilience. Nous avons alors immédiatement fait référence à la grève des enseignants de trois mois à Valence (une véritable marée de chemises vertes), devenue un symbole pour tout le pays. Enfin, nous avons terminé par des danses joyeuses, car la joie nous donne la force de continuer le combat.

Alfredo "Bux" Lopez

Créations écrites collectives multilingues

le 3 août 2026, atelier court Education à la paix

Pido la paz y la palabra
Paix, poésie, construire. Oui
Mais comment ?
Quel chemin ?

Camino hacia la paz y voy dejando atras mis guerras.
Tu n'es pas seul dans ce monde.

La paz no es colorear palomas,
es poner sobre la mesa "cualquier" conflicto que no me permite vivir en paz
O diálogo abre caminhos para o encontro.

La paix ce n'est pas un vain mot,
c'est un comportement.
Ahora y así espero, estoy en PAZ.

La paix est le bien de tous, riches comme pobres.
La paix c'est le sourire de la vie.

Bux, Béatrice, Fampari, Giancarlo, Glaucia, Haidé, María Clara, Marguerite, Solange

„La vie n'est supportable que si l'on y introduit non pas de l'utopie mais de la poésie, c'est-à-dire de l'intensité, de la fête, de la joie, de la communion, du bonheur et de l'amour”.

Edgar Morin, citation issue de l'ouvrage *Vers l'abîme*



Atelier court « Création de tampons avec des initiales »

Mon atelier court, que j'ai animé à cinq reprises, a réuni au total 50 participants issus de douze pays différents ! Je suis ravie et je remercie tous ceux qui m'ont offert leur signature tamponnée en guise de beau souvenir !

Lulu Müller, Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	ISA BEL	BUEVO	ESPAÑA
	ALICIA	CANOLA	ESPAÑA

Atelier de courte durée RIDEF Gniewino 2026
Tampons à initiales avec Louolu Müller Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	LETIZIA	FAGLIONI	ITALY
	SIMONE	BOLOGNINI	BRASIL
	Silhelm	NOVAK	BRASIL
	Marta	Infesta Alemany	ESPAÑA
	Maria Jose	BUEVO	ESPAÑA
	Anne Swickowski	Swickowski	POLSKA
	Maria Nadine	Maria	France.

Atelier de courte durée RIDEF Gniewino 2026
Tampons à initiales avec Louolu Müller Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	ASIA	ANTZAK	POLSKA
	JUSTYNA	PRUD	POLSKA
	Matgorzata	Klausek	POLSKA NIEMCY
	Iza	Skienska	Polska
	Leo	Piurda	Polska
	Ewa	Gizanka	Polska
	Max	Dziurda	Polska

Atelier de courte durée RIDEF Gniewino 2026
Tampons à initiales avec Louolu Müller Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	Kaja	Kunte	Germany
	Colette	Charlet	France
	Heike	Hirsekorn	Germany
	SARA	DESPICHT	FRANCE
	Fumihiko	Sakagami	Japan
	Shinya	Kamitsunagiri	Japan
	Madeleine	HEMA	Côte D'IVOIRE

Atelier de courte durée RIDEF Gniewino 2026
Tampons à initiales avec Louolu Müller Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	Martina	Kajewska	Poland
	LOUIS	GE-BEERS	POLAND
	ROCIO	TRIGUEROS	ESPAÑA
	SÉVERINE	BRUNETON	FRANCE
	Barbara	Knabl	Austria
	JOANITA	ROMANOWSKI	POLAND
	Riccardo	RIMONDI	ITALY

Atelier de courte durée RIDEF Gniewino 2026
Tampons à initiales avec Louolu Müller Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	Gisele	EFOUBA	Cameroon
	Zoro leu	Tinan	Côte d'Ivoire
	Sabine	Auerswald	Germany
	Anne	Lesch	Germany
	Pangni	Catherine	Côte d'Ivoire
	Marta	Kosielska	Polska
	Virginia	Kosut	Uruguay

Atelier de courte durée RIDEF Gniewino 2026
Tampons à initiales avec Louolu Müller Suisse

tampon à initiales	prénom	nom de famille	pays
	Robert	Janiczek	Poland
	Julia	Czyz	Poland
	Sybran	De Graeve	Belgium
	Nora	Pasón	España
	Sachiko	Kawakami	Japan
	Valeria	Maria Páez	España
	Federico	Germini	Italy

« Lire le monde » : sans pression, point d'impression

Le bois a ensuite permis l'expression des idées

Le débat d'idées, étalé sur cinq jours, à travers des promenades contemplatives (cours en marchant), la photographie et l'interprétation subséquente des images, ainsi que la création de textes libres, guidé par la praxis de Célestin Freinet et Paulo Freire, et enrichi par les contributions de Bolívar Echeverría et Ryszard Kapuściński, s'est avéré insuffisant. Il nous a permis de comprendre la diversité des manières d'appréhender le monde et l'existence d'un parallèle entre ce qui se passe chez les enfants et les adultes avant l'acquisition de la lecture et de l'écriture. De même, en lisant le monde, nous pouvons percevoir les rapports de pouvoir qui, d'ailleurs, se reflètent aussi bien à l'école que dans la société.

L'un des objectifs de cet atelier prolongé était de symboliser la lecture de la réalité, des états extérieurs et intérieurs, à travers des signes, des mots, des images ou des concepts. Ceci ouvre la voie à un regard critique sur les choses et les événements.

Le bois et les ciseaux à bois ont permis l'expression symbolique de l'environnement et de la pensée. À présent, avec le retour à l'école et en classe, il est essentiel de poursuivre ce travail avec les enfants, en encourageant une réflexion qui interroge les évidences, débat des vérités absolues et remet en question les dogmes. Ainsi, nous éviterons la scolastique et la domestication du savoir.

Patrocinio García Hernández - Mexico



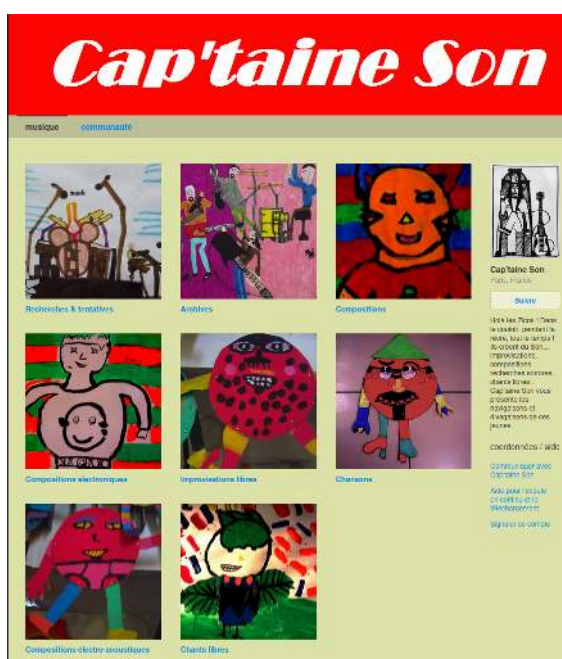
Atelier de théâtre

« **S'exprimer** » était la devise de l'atelier de théâtre, au cours duquel les participants ont exploré différentes formes d'expression. À l'aide d'accessoires et de costumes de théâtre, ils ont créé diverses mises en scène inspirées du théâtre antique, de l'opéra baroque, du théâtre shakespearien et du théâtre de l'absurde. Ces ateliers, vécus avec beaucoup d'enthousiasme et d'engagement, ont été une grande source de joie pour tous les participants.

Joanna (Pologne)



Où écouter la musique faite par les enfants ?



Vous voulez savoir qui a composé les musiques du spectacle français de la soirée interculturelle ?

Dans nos classes, les enfants expérimentent avec les sons, improvisent, composent avec du matériel, des instruments conventionnels ou non, des sons enregistrés et des ordinateurs, ou avec leur voix. Pour partager leurs créations, nous avons créé une page : « Cap'taine Son », sur le site Bandcamp <https://captainson.bandcamp.com/>

Les musiques des enfants sont rangées dans des rubriques qui correspondent aux diverses pratiques de nos classes : Recherches et tentatives, Compositions, Compositions électroniques, Improvisations libres, Chansons, Compositions électro-acoustiques, Chant libre. Parfois il y a une photo ou un petit texte pour expliquer comment a été fait le morceau, parfois non, mais il y a toujours le nom du ou des auteurs et de leur école. Il y a aussi une rubrique « Archives » pour que les enfants ou les adultes puissent aussi écouter les musiques faites dans les classes Freinet à d'autres époques. Pour le

spectacle, nous avons choisi un chant libre de Pierrot dans la rubrique Archives :

<https://captainson.bandcamp.com/track/le-petit-oiseau-classe-de-paul-le-bohec>

et une composition d'un groupe de 4 filles : Mégane, Ilham, Lena et Maëlys dans la rubrique Composition :

<https://captainson.bandcamp.com/track/megane-ilham-lena-maelys-n-1>

Hélène Aubert

Ateliers pour les enfants

Zuzanna Skierska et Weronika Spelbert ont animé pendant toute la semaine des ateliers hebdomadaires pour enfants. En raison du faible nombre de participants (et par moments de leur absence), elles ont adapté avec souplesse le programme initialement prévu, en répondant avant tout aux besoins et aux intérêts actuels des enfants. Ainsi, les participants ont pu prendre part notamment à un jeu de piste, à un tressage collectif de couronnes (wianki), à des ateliers de cyanotype ou encore à des activités fondées sur la technique du texte libre, exprimé non seulement par la parole, mais aussi par le dessin. Les plus jeunes ont participé à des activités sensorielles. Zuzanna a également animé des ateliers d'acrobatie, développant l'agilité, la coordination et la confiance en soi. Cette ouverture aux besoins du groupe a permis de créer un espace d'action authentique, de coopération et de découverte créative du monde, conformément à l'idée de la pédagogie Freinet, dans laquelle c'est l'enfant et ses intérêts qui déterminent la direction du travail commun.

Weronika Spelbert



Le marché du corps

Le corps et ses maux dans la publicité

On observe que, étant évident le vieillissement progressif de la population mondiale, le segment privilégié du marché des consommateurs a devenu la tranche d'âge 60-80 ans et leur prolongement psychophysique: chiens, chats, perroquets. L'enfance, hélas! est en train de disparaître: il y en a si peu! Et quoi qu'il en soit on les satisfait de si peu... des bonbons, des couches pour bébés...il ne faut pas trop les gâter...et, vite, à l'école! Donc on peut chercher des remèdes dans toutes les articulations corporelles et affectives qui occupent la plupart de nos journées. Et qu'on ne vienne pas nous dire que nous sommes individualistes: la santé avant tout.

Commençons par le bas. C'est vrai que la partie la plus importante du corps c'est la tête qui est au dessus de nos pensées, mais je vous mets au défi de supporter sans chercher un soulagement aux pieds gonflés. Donc on signale des propositions pour: jambes lourdes et douloureuses, insuffisance veineuse, évacuation pénible, gonflement et inconfort intestinale, constipation, selles dures. voies urinaires brûlure aux voies urinaires, pertes urinaires masculines et féminines, prostate, ongles incarnés, hémorroïdes, déambulation pénible, flatulence.

En remontant vers le centre: fatigue, fièvre et douleurs osseuses, tube digestif stressé, douleurs de la peau, douleurs musculaires et articulaires, obésité, nausées, Avec les animaux nous avons en commun les piqûres des insectes, des tiques, puces, moustiques, punaises.

Et, finalement, on arrive à la partie 'noble' de l'être humain, réservée à des heures des transmissions pas trop tard, lorsque les enfants peuvent encore assister (ce n'est pas instructif de voir un monsieur en caleçon faisant la publicité de protections hygiéniques pour hommes): donc il y a les gouttes pour les yeux fatigués et brûlants, contre la sécheresse oculaire, la sensibilité mentale, les dentiers amovibles, l'hygiène orale, les cheveux secs, la perte des cheveux, la surdité...

Pour les animaux il y a beaucoup des soins et d'attentions, effet de nos projections sur eux. Jusqu'à l'hôtel pour les vacances des animaux. Mais c'est le corps des hommes et des femmes qui peut être démonté, remonté, refait en partie ou en totalité, comme dans le mythe de Frankenstein.



Giancarlo Cavinato

SIN TRADUCCIÓN

N
O

T
R
A
N
S
L
A
T
I
O
N



B
E
Z

T
Ł
U
M
A
C
Z
E
N
I
A



SANS TRADUCTION

Faire monde commun à la RIDEF

Il y a quelque chose d'un peu vertigineux à regarder une Assemblée générale de la FIMEM.

Dans la salle, les langues circulent lentement. Une phrase part en français, revient en espagnol, passe par l'anglais, cherche parfois son chemin dans une autre oreille. Un logiciel tente de traduire automatiquement, mais il faut parfois répéter, reprendre, préciser ce qui vient d'être dit. Des mains se lèvent. Des regards se tournent vers les traductrices et traducteurs. On attend. On vérifie qu'on s'est compris.

Ce n'est pas spectaculaire. Ce n'est pas parfait. Mais c'est peut-être là, précisément, que quelque chose de démocratique se fabrique.

De loin, on pourrait croire que l'Assemblée générale est un moment surtout institutionnel : un ordre du jour, des rapports, des propositions, des votes. Mais quand on y regarde mieux, c'est peut-être l'un des lieux où la pédagogie Freinet se montre avec le plus d'évidence : non comme une méthode scolaire, mais comme une manière d'habiter le monde ensemble.

Car que se passe-t-il, au fond ? Des personnes venues de pays différents, avec des langues, des histoires politiques, des urgences et des habitudes de discussion différentes, tentent de prendre des décisions communes.

Déjà, dans une classe de vingt-cinq élèves, c'est difficile.

Il faut écouter sans couper. Il faut comprendre ce qui se dit vraiment. Il faut que les plus à l'aise ne prennent pas toute la place. Il faut que les plus silencieux puissent entrer dans la parole. Il faut décider, mais sans écraser. Avancer, mais sans aller trop vite. Garder une trace. Faire vivre la démocratie, mais sans croire qu'un vote suffit à produire du commun.

Alors imaginons cela à l'échelle d'une RIDEF : plusieurs pays, plusieurs continents, plusieurs langues, plusieurs rapports à l'école, à l'État, à la coopération, aux frontières, aux urgences sociales. Et pourtant, quelque chose se cherche. Des personnes prennent la parole, traduisent, reformulent, patientent, reprennent, votent, doutent, recommencent.

Ce n'est pas toujours fluide. Ce n'est pas toujours rapide. Ce n'est pas toujours confortable.

Mais justement : c'est peut-être là que cela devient intéressant.

Une rencontre qui doit décider

La RIDEF 2026, à Gniwino, en Pologne, s'inscrit dans l'histoire longue du mouvement Freinet international. Son thème « Solidarité, liberté et démocratie dans l'éducation comme force de changement social face aux défis mondiaux » pourrait rester une formule. Nous savons toutes et tous que les grands mots circulent facilement dans les congrès.

Mais à la RIDEF, ces mots sont mis à l'épreuve du réel : les repas, les ateliers, les traductions, les débats, les malentendus, les commissions, les joies, les fatigues, les absences aussi.

La FIMEM n'est pas seulement un réseau d'amitié entre pédagogues. C'est une fédération de mouvements d'École moderne qui doit aussi décider. Son Assemblée générale réunit tous les deux ans les délégué·es des mouvements. Et décider ensemble, lorsqu'on vient de réalités si différentes, n'est jamais une simple formalité.

On retrouve là une tension profondément freinetienne : il ne suffit pas de proclamer la coopération. Il faut lui donner des formes.

Une grande classe coopérative mondiale

Dans nos classes, nous savons combien il est difficile de faire vivre une coopération réelle. Il ne suffit pas de mettre les chaises en cercle, de dire : « Maintenant, vous pouvez parler », de distribuer quelques responsabilités, d'écrire trois décisions au tableau.

Un lieu de parole peut devenir un vrai lieu de pouvoir partagé. Mais il peut aussi devenir un rituel vide. On peut y parler sans que rien ne change. On peut y voter sans que les décisions soient suivies. On peut écouter les élèves tout en gardant, en réalité, toute la souveraineté adulte. On peut faire semblant d'instituer la démocratie, alors qu'on ne fait que l'imiter.

C'est exactement pour cela que ces formes collectives sont précieuses : parce qu'elles nous obligent à vérifier si nos cadres donnent vraiment du pouvoir d'agir, ou seulement une apparence de participation.

À l'Assemblée générale de la FIMEM, la même question revient, mais à une autre échelle. Comment faire pour que les mouvements ne soient pas seulement représentés, mais réellement entendus ? Comment faire pour que les langues ne deviennent pas des frontières invisibles ? Comment faire pour que l'organisation reste au service du mouvement, et non l'inverse ?

Il y a là une analogie simple, mais forte : la RIDEF est peut-être, pendant quelques jours, une grande classe coopérative mondiale.

Non pas parce que les adultes y redeviendraient des élèves. Mais parce que le même problème s'y pose : comment des personnes différentes peuvent-elles devenir capables de faire monde commun ?

Peut-être que nous venons aussi à la RIDEF pour apprendre, entre adultes, ce que nous demandons chaque jour aux enfants : écouter, attendre, chercher, coopérer, recommencer.

Décider sans écraser

Ce qui impressionne dans une Assemblée générale internationale, ce n'est pas seulement que des décisions soient prises. C'est qu'elles doivent l'être sans nier la diversité de celles et ceux qui les prennent.

Dans une classe, l'adulte peut toujours aller plus vite. Il peut trancher. Il peut dire : « Maintenant, c'est comme ça. » Parfois, il doit garantir le cadre, protéger, rappeler une règle, empêcher qu'une parole en écrase une autre. Mais s'il décide toujours à la place du groupe, alors le groupe n'apprend jamais à décider.

Dans une fédération internationale, la même tentation existe : aller plus vite, confier les décisions aux personnes qui savent déjà, laisser parler celles et ceux qui maîtrisent les codes, transformer l'Assemblée en chambre d'enregistrement, éviter les conflits pour préserver une apparence d'unité.

Mais une démocratie qui évite tous les conflits finit souvent par éviter la démocratie elle-même.

Décider ensemble, ce n'est pas être toujours d'accord. C'est construire des formes pour que les désaccords deviennent travaillables. C'est accepter que la parole prenne du temps parce qu'elle passe par des langues, des histoires et des blessures différentes.

Organiser la parole, ce n'est pas seulement distribuer des tours : c'est faire en sorte qu'une voix hésitante puisse compter. Partager le pouvoir, ce n'est pas seulement voter : c'est accepter de ne pas décider seul.

Le tâtonnement expérimental ne vaut pas seulement pour les apprentissages individuels. Un groupe aussi tâtonne. Une fédération aussi tâtonne. Elle essaye, constate ses limites, corrige, recommence, transmet.

On pourrait dire que l'Assemblée générale est le tâtonnement expérimental d'un mouvement qui cherche à s'organiser démocratiquement.

Cela se voit très concrètement : dans une reformulation, dans une traduction demandée, dans une proposition amendée, dans une objection accueillie, dans une décision reprise parce qu'elle n'était pas claire.

Le mouvement apprend en faisant. Comme une classe.

Ralentir pour faire place

Dans nos écoles, la démocratie est souvent jugée trop lente. La parole collective prend du temps. La coopération prend du temps. L'enquête prend du temps. La correspondance prend du temps. Le tâtonnement prend du temps. Alors on nous demande d'aller plus vite : finir le programme, remplir les tableaux, produire des résultats, préparer les évaluations.

Mais la vitesse n'est pas neutre. Elle favorise toujours celles et ceux qui maîtrisent déjà les codes. Elle laisse moins de place aux hésitations, aux détours, aux traductions, aux reprises. Elle transforme l'apprentissage en exécution. Elle transforme la démocratie en procédure.

À la RIDEF aussi, la lenteur peut fatiguer. Elle peut agacer. On voudrait parfois que les choses avancent plus simplement. Mais une partie de cette lenteur est peut-être le prix juste de l'égalité.

Quand il faut traduire, on ralentit. Quand il faut répéter pour que la traduction automatique suive, on ralentit. Quand il faut écouter des réalités nationales très différentes, on ralentit. Quand il faut permettre à des personnes nouvelles de comprendre les enjeux, on ralentit.

Ralentir n'est pas toujours reculer. Parfois, c'est la condition pour que davantage de personnes puissent monter dans le train.

Il faut le dire aussi : tout cela fatigue. Coopérer fatigue. Traduire fatigue. Décider ensemble fatigue. Tenir un journal fatigue. Mais cette fatigue n'est pas celle de l'impuissance. C'est la fatigue du travail vivant, celle qui laisse quelque chose derrière elle.

Freinet n'était pas un pédagogue de l'immobilité. Au contraire, toute son œuvre est traversée par le mouvement, l'invention, la recherche, la production. Mais il savait que le travail véritable a son rythme. On ne fait pas pousser une plante en tirant sur ses feuilles. On ne forme pas des sujets libres par injonction. On ne fabrique pas du commun en accéléré.

De l'autonomie scolaire à l'autonomie du mouvement

Cette question rejoint le travail de recherche que j'ai mené cette année autour de l'autonomie scolaire en pédagogie Freinet. Plus j'avancais, plus une idée me semblait importante : l'autonomie ne consiste pas à laisser chacun se débrouiller seul. Elle n'est pas non plus une simple compétence individuelle, comme si l'élève autonome était celui qui n'avait plus besoin de personne.

L'autonomie, au sens fort, suppose des institutions.

Elle suppose des cadres, des responsabilités, une mémoire commune, des droits réels de parole et de décision. Une classe devient plus autonome non quand l'adulte disparaît, mais quand le groupe devient progressivement capable de s'orienter, de produire, de choisir et de reprendre le travail.

À la RIDEF, j'ai eu le sentiment de retrouver cette question à une autre échelle.

Ce que j'avais observé dans la classe, je le retrouvais ici agrandi : les mêmes hésitations, les mêmes risques de rituel vide, mais aussi la même possibilité de reprendre du pouvoir sur ce que l'on fait ensemble.

La FIMEM aussi cherche son autonomie : non pas comme isolement, mais comme capacité collective à s'organiser démocratiquement. L'Assemblée générale, les commissions, les traductions, le journal, les solidarités concrètes autour des visas et des déplacements sont autant d'outils qui permettent au mouvement de ne pas seulement exister par conviction, mais de se gouverner, se raconter et se transformer.

Cela rend la RIDEF précieuse à observer. Elle montre ce qu'un mouvement Freinet tente de faire avec ses propres principes : organiser la parole, partager le pouvoir, produire des traces, décider sans écraser, rester vivant.

Freinet : une manière de faire société

Célestin Freinet n'a jamais pensé l'école comme un lieu séparé de la vie. Il n'a pas inventé quelques techniques pour rendre la classe plus agréable. L'imprimerie, le journal scolaire, le texte libre, la correspondance, les enquêtes, la coopérative : tout cela ne prend sens que dans une conception plus profonde de l'éducation.

L'enfant n'est pas un récepteur. L'enfant est un producteur de culture.

La classe n'est pas un lieu où l'on prépare abstraitement à la vie sociale. Elle est déjà une société, avec ses règles, ses injustices possibles, ses solidarités possibles, ses conflits, ses décisions. L'école n'est donc pas seulement chargée d'instruire. Elle institue des manières de parler, de travailler, d'obéir, de résister, de coopérer, de se taire ou de prendre part.

C'est sans doute ce que Nicolas Go aide à entendre lorsqu'il insiste sur l'École moderne comme entreprise coopérative historique, et non comme chapelle pédagogique. Freinet n'est pas un nom à conserver dans le formol. Ce n'est pas un répertoire de techniques à appliquer fidèlement pour se rassurer. C'est une exigence : instituer des milieux où les enfants peuvent réellement travailler, penser, produire, décider, éprouver la joie de vivre et une forme de souveraineté sur leur propre travail.

Ainsi, la RIDEF n'est pas seulement un rassemblement de personnes qui parlent de pédagogie Freinet. Elle est aussi un milieu où le mouvement Freinet tente de se pratiquer lui-même.

Si nous croyons à la coopération dans nos classes, comment coopérons-nous entre mouvements ? Si nous croyons à la parole des enfants, comment accueillons-nous la parole des camarades dont la langue, l'accent, la culture ou le statut rendent l'intervention plus difficile ? Si nous croyons au journal scolaire, comment produisons-nous notre propre journal de congrès ? Si nous croyons à la coopération, comment faisons-nous vivre notre Assemblée générale ?

La pédagogie Freinet commence dans la classe, mais elle ne s'y enferme pas.

Les institutions vivantes de la RIDEF

À partir de là, ce qui pourrait sembler dispersé dans la RIDEF prend une autre cohérence. Le journal, les commissions, les traductions, la solidarité, les soirées interculturelles ne sont pas seulement des activités à côté du congrès. Ce sont des cadres vivants : des formes concrètes par lesquelles le mouvement essaie de parler, de se souvenir, d'accueillir, de se relier.

C'est pour cela que l'atelier long « Journal de la RIDEF » m'a semblé si important.

Dans une RIDEF, il se passe trop de choses pour qu'une personne seule puisse tout voir : les ateliers, les commissions, les soirées interculturelles, l'Assemblée générale, les excursions, les discussions au détour d'un repas ou d'un couloir.

Le journal n'est donc pas un supplément de communication. Il est une forme vivante de la rencontre. Il transforme des expériences dispersées en mémoire commune. Il permet à celles et ceux qui n'étaient pas dans un atelier d'en recevoir quelque chose. Il donne une place aux détails, aux voix, aux surprises.

Freinet avait compris cela très tôt avec le journal scolaire. Quand un enfant écrit un texte qui sera lu, imprimé, partagé, envoyé, quelque chose change dans son rapport à l'écriture. Il n'écrit plus seulement pour remplir une consigne. Il écrit parce que sa parole entre dans un circuit vivant. Elle rencontre des lecteurs. Elle devient adressée.

Le journal de la RIDEF fonctionne de manière analogue. Nous n'écrivons pas seulement pour produire un compte rendu. Nous écrivons pour que la rencontre se pense elle-même. Pour que les paroles ne restent pas enfermées dans l'instant. Pour que les gestes invisibles deviennent visibles. Pour que la RIDEF puisse se relire.

Dans cet atelier, mon travail a pris plusieurs formes : un premier texte pour « tenir la braise » ; un travail sur le marché des commissions ; un texte sur la soirée interculturelle belge et néerlandaise ; un message multilingue pour inviter les participant·es à garder des traces.

Il y a eu aussi ce travail moins visible : être derrière les ordinateurs, récupérer les documents, relire, ajuster. Nous avons utilisé les outils disponibles, y compris l'IA pour traduire, mais nous avons tenu aux versions papier : parce qu'une trace imprimée circule autrement.

Là encore, ce petit geste est profondément Freinet. Il ne s'agit pas d'attendre que « la rédaction » produise le journal pour les autres. Il s'agit d'ouvrir le journal à la coopération : que les participant·es deviennent aussi auteurs et autrices de la mémoire commune.

Le journal de la RIDEF, c'est un peu l'imprimerie de Freinet déplacée dans un congrès international. Une imprimerie sans plomb, sans presse, parfois avec des ordinateurs fatigués, des traductions rapides, des corrections de dernière minute et des délais impossibles. Mais l'esprit est là : produire ensemble une parole qui circule.

Des responsabilités pour faire tenir le commun

Le marché des commissions m'a marqué pour la même raison : il rend visible ce qui reste souvent dans l'ombre.

On voit facilement la RIDEF comme un événement : dix jours, un lieu, un programme, des ateliers, des soirées. Mais la FIMEM tient aussi par un travail continu, souvent discret, parfois ingrat, mais indispensable. Les commissions sont peut-être les ateliers permanents de la fédération.

Certaines assurent la vie matérielle et démocratique du mouvement : communication, site, traduction, finances, statuts, organisation des RIDEF, relations extérieures, visas et solidarité. Ces mots peuvent sembler techniques. Pourtant, ils touchent directement à la démocratie.

La traduction, par exemple, n'est pas un service secondaire. Elle est une condition d'égalité. Sans traduction, certaines personnes comprennent plus vite, parlent plus facilement, interviennent avec plus d'assurance. D'autres restent au bord de la discussion.

La solidarité et les visas ne sont pas non plus des détails administratifs. Ils décident concrètement qui peut être là. Une rencontre internationale n'est jamais pleinement internationale si des camarades sont empêché·es de venir par des frontières, des coûts, des refus de visa, des inégalités économiques.

D'autres commissions portent les grands chantiers du monde : droits des enfants et des adolescents, égalité, politiques éducatives actuelles, environnement, éducation à la paix. Elles rappellent que la pédagogie Freinet ne se réduit pas à l'intérieur de la classe.

Dans une classe, les responsabilités ne sont pas décoratives : bibliothèque, matériel, journal, correspondance, affichage, entraide. Chacune prend en charge une part du commun. Dans la FIMEM, les commissions jouent un rôle semblable : elles empêchent que tout repose sur quelques personnes.

Encore faut-il qu'elles restent vivantes. Une responsabilité peut devenir une étiquette. Une commission peut devenir un nom sur une liste. C'est pourquoi il faut sans cesse rouvrir les portes, inviter de nouvelles personnes, transmettre les tâches, rendre visibles les besoins.

Rien de tout cela ne tient sans les personnes qui traduisent, préparent les salles, relisent les textes, rangent, accueillent, expliquent, recommencent dans l'ombre. Ce sont elles aussi qui rendent cette démocratie praticable, parfois discrètement, souvent dans la fatigue.

Une RIDEF sert peut-être aussi à cela : vérifier physiquement que nous ne sommes pas seul·es.

Les absences qui parlent

Cette question des conditions matérielles de la démocratie se voit aussi dans les absences.

Nous avons parlé de solidarité, de liberté et de démocratie. Mais certaines personnes n'ont pas pu être là. Des camarades, notamment africain·es, ont été empêché·es de participer par des refus de visa ou par des obstacles administratifs et économiques.

Il faut le dire clairement : ces absences ne sont pas des détails. Elles font partie de la rencontre. Elles nous obligent.

Dans une classe, on apprend parfois autant par celles et ceux qui ne parlent pas que par celles et ceux qui parlent. Une chaise vide, une absence répétée, un silence, un retrait : tout cela dit quelque chose du fonctionnement du groupe. Si l'on veut faire démocratie, il faut apprendre à entendre aussi ce qui manque.

À la RIDEF, les absences forcées rappellent que l'internationalisme ne se décrète pas. Il se construit contre des frontières très concrètes. Il demande des fonds, des invitations, des démarches, des lettres, des garanties, des combats politiques.

La commission « Visas et solidarité » prend ici une importance très forte. Elle montre que la pédagogie Freinet, si elle veut rester populaire et internationale, doit s'occuper des conditions matérielles de la rencontre. Qui peut venir ? Qui peut payer ? Qui obtient un visa ? Qui reste dehors ?

Ces questions ne sont pas périphériques. Elles touchent au cœur de notre projet.

Des traditions aux luttes communes

La soirée interculturelle belge et néerlandaise éclaire une autre dimension de ce commun : nous ne venons pas seulement avec des traditions, des plats, des chants, des langues. Nous venons aussi avec des luttes.

On aurait pu attendre une présentation folklorique : quelques symboles nationaux, quelques éléments culturels. Il y a eu autre chose. Les camarades belges et néerlandais ont parlé de l'école attaquée, des réformes, des colères, des mobilisations. Ils ont chanté dans plusieurs langues non pour montrer une identité figée, mais pour faire circuler une lutte commune.

C'était un moment simple, mais fort : comprendre que l'interculturel n'est pas seulement la rencontre des traditions. C'est aussi la rencontre des combats.

La pédagogie Freinet n'a jamais séparé l'école de la société. Elle ne regarde pas l'enfant comme un individu abstrait, mais comme un être situé dans un milieu, une classe sociale, une langue, une histoire, un monde. Défendre l'école, c'est donc aussi défendre les conditions qui rendent l'émancipation possible.

Ce soir-là, quelque chose de la RIDEF s'est condensé : nous venons de pays différents, mais nous affrontons souvent des logiques semblables, austérité, contrôle, mise en concurrence, mépris du métier, réformes imposées, réduction de la démocratie scolaire à des slogans. Et nous découvrons que nos résistances peuvent se reconnaître.

Nous ne sommes pas seul·es.

Cette phrase pourrait sembler banale. Mais pour des éducateurs et éducatrices parfois isolé·es dans leurs écoles, elle compte beaucoup.

Comme une imprimerie qu'on rallume

Alors, que nous apprend cette RIDEF ?

D'abord, que la coopération n'est jamais donnée. Elle demande du temps, des outils, des responsabilités partagées, des règles discutables, des lieux pour parler et pour décider. Elle demande aussi une vigilance constante : nos formes peuvent se vider, nos conseils peuvent devenir rituels, nos commissions peuvent devenir invisibles, nos assemblées peuvent devenir trop difficiles d'accès.

Rien n'est garanti. Mais Freinet reste actuel précisément parce qu'il ne nous donne pas un modèle fermé. Il nous donne une orientation : partir de la vie, faire travailler vraiment, instituer la coopération, produire des traces, reconnaître les enfants et les adultes comme capables, refuser l'école du tri et de la soumission.

Je repense alors à l'imprimerie de Freinet. Non pas seulement comme objet historique, mais comme image. Une imprimerie, ce n'est pas magique. Il faut composer, corriger, encrer, presser, recommencer. Il y a des erreurs, des

taches, des lettres inversées, des lignes à reprendre. Mais à la fin, une parole existe hors de celui ou celle qui l'a écrite. Elle circule.

La RIDEF ressemble un peu à cela.

Pendant dix jours, nous avons composé quelque chose ensemble. Avec nos langues, nos maladresses, nos désaccords, nos fatigues, nos enthousiasmes. L'Assemblée générale a composé des décisions, les commissions des chantiers, les ateliers des savoirs, les soirées des liens, le journal des traces.

Tout n'est pas parfaitement aligné. Il y a des blancs, des ratures, des traductions incomplètes, des pages qui manquent, des voix qu'on aurait voulu davantage entendre. Mais l'ensemble tient. Il forme une œuvre commune.

Et cette œuvre n'est pas terminée.

Comme dans une classe Freinet, le plus important n'est peut-être pas que tout soit parfait. Le plus important est que le groupe ait réellement travaillé. Qu'il ait éprouvé, même imparfaitement, sa capacité à faire ensemble.

Continuer après Gniewino

La question qui reste est simple : que faisons-nous en rentrant ?

Une RIDEF peut devenir un beau souvenir. Ce serait déjà quelque chose. Mais elle peut devenir davantage : une relance, une énergie, une responsabilité. Nous ne rentrons pas seulement avec des souvenirs. Nous rentrons avec des classes à retrouver, des luttes à poursuivre, des journaux à écrire.

Rentrer avec des textes à partager. Avec des contacts à entretenir. Avec une commission à rejoindre. Avec une question à poser dans sa classe. Avec l'envie de refaire vivre un journal scolaire. Avec une attention nouvelle aux langues, aux absences, aux conditions matérielles de la participation. Avec cette idée simple : la démocratie ne s'enseigne pas seulement, elle se pratique.

Nous savons que ce sera difficile. Même avec vingt-cinq élèves, c'est déjà difficile. Alors avec des mouvements de différents pays, des histoires différentes, des contraintes différentes, ce sera forcément compliqué. Mais la complication n'est pas un argument contre la coopération. Elle est la raison pour laquelle la coopération est nécessaire.

Si tout était simple, nous n'aurions pas besoin de lieux de parole. Pas besoin de journal. Pas besoin de commissions. Pas besoin d'Assemblée générale. Pas besoin de pédagogie Freinet. C'est parce que la vie collective est difficile qu'il faut des cadres pour la rendre habitable. C'est parce que la parole peut être confisquée qu'il faut des formes pour la partager. C'est parce que les décisions peuvent écraser qu'il faut apprendre à décider autrement.

La RIDEF n'est donc pas une parenthèse. Elle est un exercice. Un grand exercice international de pédagogie Freinet appliquée à nous-mêmes. Et peut-être est-ce là, finalement, sa plus belle exigence : nous rappeler que nous ne pouvons pas défendre dans nos classes ce que nous renoncerions à pratiquer entre nous.

Alors rentrons. Non pas rassurés, mais renforcés. Non pas avec des recettes, mais avec des présences. Non pas avec un modèle à appliquer, mais avec cette exigence : faire vivre, là où nous sommes, des milieux où la parole compte vraiment.

Si nous voulons que les enfants apprennent à coopérer, coopérons vraiment. Si nous voulons qu'ils apprennent à décider, décidons vraiment ensemble. Si nous voulons qu'ils apprennent à écrire pour être lus, écrivons et publions nos propres traces. Si nous voulons qu'ils découvrent la démocratie comme puissance de vie, faisons de nos mouvements des lieux où cette puissance reste possible.

À Gniewino, pendant quelques jours, nous avons rallumé l'imprimerie, ouvert les cahiers, repris la parole, partagé le travail.

Ce n'était pas parfait.

C'était vivant.

Et c'est peut-être cela, le plus freinetien.

À bientôt dans nos classes, nos luttes et nos journaux,

Pierre

Question sur l'éducation démocratique dans un monde où la démocratie est menacée

La thématique de la table ronde porte sur l'éducation démocratique et l'avenir des écoles démocratiques dans un monde où la démocratie devient de plus en plus fragile, vulnérable aux crises ou ouvertement menacée. Nous nous intéressons à la tension entre l'éducation à la démocratie, les pratiques des écoles démocratiques et les transformations qui s'opèrent dans la politique, la sphère publique et la vie sociale.

Dans le cadre de la discussion, nous souhaiterions nous concentrer sur plusieurs questions interdépendantes :

Premièrement, nous nous intéressons à la question de savoir si l'affaiblissement de la démocratie se traduit dans les pratiques éducatives et s'il constitue une menace réelle pour celles-ci. Dans ce contexte, il sera important de repenser le sens de l'éducation démocratique aujourd'hui : nécessite-t-elle une redéfinition, un déplacement des priorités ou la mise en œuvre de nouvelles formes d'action ?

Deuxièmement, nous souhaitons interroger les pratiques concrètes des écoles démocratiques face aux tensions sociales contemporaines : la présence de réfugiés, de groupes marginalisés, la radicalisation des jeunes, ainsi que l'intensification de la polarisation sociale. Il sera donc essentiel de se demander si, et de quelle manière, il est possible de pratiquer une éducation démocratique dans des conditions marquées par les tensions et les conflits sociaux.

Troisièmement, la jeunesse et ses expériences constitueront un axe important : isolement, aliénation, retrait, sentiment d'agentivité affaibli ainsi que difficultés à développer des compétences sociales. Nous souhaitons nous demander si l'éducation démocratique peut constituer une réponse à ces problèmes.

Quatrièmement, nous nous intéressons aux sources de la résistance à l'éducation démocratique : la bureaucratie, la production d'une apparence de démocratie à l'école, les représentations dominantes de l'enfant comme incapable de participer, la déformation du sens de la démocratie et de la participation démocratique, ainsi que les pratiques permettant de surmonter cette résistance.

Cinquièmement, nous nous intéressons aux acteurs des pratiques démocratiques et à l'espace réel dont ils disposent pour exercer leur capacité d'agir : les enfants, les parents et les pédagogues.

Sixièmement, nous souhaitons poser la question de la place de l'éducation démocratique dans un paysage social plus large : peut-elle soutenir le développement de pratiques sociales démocratiques et de la sphère publique, ou demeure-t-elle plutôt un bastion défensif ?

En conclusion, nous souhaitons proposer un catalogue de principes d'une éducation démocratique favorisant le renforcement de la démocratie.

Le système éducatif polonais

Enseignement public et privé

Le système éducatif polonais est universel, gratuit dans les écoles publiques et repose sur la structure suivante :

l'enseignement préscolaire (y compris une année de préparation « zéro »), l'école primaire de 8 ans, l'enseignement secondaire (lycées, écoles techniques, écoles professionnelles) et l'enseignement supérieur. La scolarité obligatoire s'étend jusqu'à l'âge de 18 ans.

La structure du système éducatif en Pologne se divise en plusieurs étapes clés :

1. Éducation préscolaire

Âge de 3 à 6 ans : facultative pour les enfants âgés de 3 à 5 ans (la commune a l'obligation de fournir une place). Obligation préscolaire : concerne les enfants de 6 ans (la « classe zéro »).

2. École primaire (8 ans)

Enseignement précoce : Classes I à III (enseignement intégré). Enseignement par blocs/par matière : Classes IV à VIII. À la fin de la classe VIII, les élèves passent l'examen national de fin de 8e année, dont les résultats déterminent l'admission dans les établissements d'enseignement secondaire.

3. Enseignement secondaire

À l'issue de l'école primaire, les élèves poursuivent leurs études dans l'un des types d'établissements suivants :

Lycée d'enseignement général : d'une durée de 4 ans, il se termine par un examen de fin d'études secondaires (le baccalauréat). Lycée technique : d'une durée de 5 ans, il combine l'apprentissage d'un métier et le baccalauréat. École professionnelle de premier cycle : d'une durée de 3 ans, elle se concentre sur l'apprentissage d'un métier et l'entrée sur le marché du travail. École professionnelle de deuxième cycle : d'une durée de 2 ans, elle permet d'obtenir un diplôme de l'enseignement secondaire et de passer le baccalauréat (pour les diplômés de l'école professionnelle de premier cycle).

4. Enseignement supérieur

Études de premier cycle : licence (3 ans) ou ingénierie (3,5 à 4 ans). Études de deuxième cycle : master (1,5 à 2 ans). Études de master intégrées : d'une durée de 5 à 6 ans (par exemple, médecine, droit).

Scolarité obligatoire : elle s'étend de l'âge de 7 ans jusqu'à la fin de la 8e année de l'école primaire (ou jusqu'à l'âge de 18 ans). Obligation de formation : les jeunes âgés de 15 à 18 ans ont l'obligation de poursuivre leur formation (à l'école ou dans des structures extrascolaires, par exemple chez un employeur).

La gestion de l'éducation au niveau central est assurée par le ministère de l'Éducation nationale (enseignement général) et le ministère des Sciences et de l'Enseignement supérieur (enseignement supérieur et sciences).

Informations complémentaires détaillées sur l'éducation préscolaire, l'école primaire et l'enseignement secondaire

Il convient de noter que le kaschoube est la seule langue régionale de Pologne bénéficiant d'une protection juridique. Les élèves l'apprennent à tous les niveaux de l'enseignement, de la maternelle à l'école primaire et au secondaire. Les élèves peuvent passer le baccalauréat en langue cashube en tant que matière optionnelle. Les cours sont financés par l'État et dispensés principalement dans les écoles de la voïvodie de Poméranie.

Éducation préscolaire

Les enfants âgés de trois à six ans fréquentent la maternelle, et dans certains cas particuliers, dès l'âge de deux ans et demi. Les enfants de six ans sont soumis à l'obligation scolaire préscolaire (classe de maternelle).

L'éducation préscolaire peut se dérouler dans des écoles maternelles, des sections maternelles au sein d'écoles primaires, ainsi que dans des centres préscolaires et des groupes d'éducation préscolaire. Ces deux dernières formes d'éducation préscolaire sont destinées à de petits groupes d'enfants, et les exigences en matière d'organisation sont moins strictes que dans les écoles maternelles.

École primaire

L'école élémentaire, d'une durée de huit ans, appelée école primaire, est divisée en deux cycles : les classes I à III et IV à VIII.

Au premier cycle – dans les classes I à III destinées aux enfants âgés de 7 à 9 ans – est dispensé l'enseignement préscolaire. La majeure partie des cours se déroule en classe mixte et est appelée « enseignement intégré » ; elle est confiée à un seul enseignant, qui est également le maître de classe. Dans le programme d'enseignement intégré, l'apprentissage d'une langue étrangère, l'éducation musicale, l'éducation artistique, l'éducation physique et les cours d'informatique constituent des modules distincts. Ces cours peuvent être dispensés par un enseignant habilité à enseigner en éducation préscolaire ou par un enseignant habilité à enseigner certaines matières. À ce stade, l'enseignant n'est pas tenu de respecter le temps de cours, c'est-à-dire de diviser le temps de travail des élèves en unités de 45 minutes, comme c'est le cas dans les classes supérieures. Les élèves participent également à des cours de religion ou d'éthique. Ces derniers, en raison du faible nombre d'élèves intéressés, sont rarement organisés dans les écoles polonaises. Ce sont les parents qui décident de la participation de leur enfant aux cours de religion. Outre les cours obligatoires, l'école doit également proposer aux enfants des activités extrascolaires visant à la fois à développer leurs talents et à favoriser l'égalité des chances.

Dans les classes IV à VIII, destinées aux enfants âgés de 10 à 15 ans, l'enseignement est dispensé dans le cadre de matières confiées à des enseignants spécialisés, habilités à enseigner la matière en question. L'un des enseignants de la classe assume la fonction de tuteur.

Les matières obligatoires enseignées à ce niveau sont les suivantes :

- langue polonaise / 5 heures par semaine
- langue étrangère moderne / 3 heures par semaine
- deuxième langue étrangère moderne (classes VII-VIII) / 2 heures par semaine
- mathématiques / 4 heures par semaine
- sciences naturelles (classe IV) / 2 heures par semaine

- biologie (classes V–VI, VIII) / 1 heure par semaine, (classe VII) / 2 heures par semaine
- géographie (classes V–VI, VIII) / 1 heure par semaine, (classe VII) / 2 heures par semaine
- physique (classes VII–VIII) / 2 heures par semaine
- chimie (classes VII–VIII) / 2 heures par semaine
- histoire (classe IV) / 1 heure par semaine, (classes V–VIII) / 2 heures par semaine
- musique (classes IV–VII) / 1 heure par semaine
- arts plastiques (classes IV–VII) / 1 heure par semaine
- technologie (classes IV–VI) / 1 heure par semaine
- informatique / 1 heure par semaine
- éducation physique (activités de loisirs physiques adaptées à l'âge des élèves) / 4 heures par semaine
- orientation professionnelle (classes VII–VIII) / 1 heure par semaine
- sciences sociales (classe VIII) / 2 heures par semaine
- éducation à la sécurité (classe VIII) / 1 heure par semaine

Les matières facultatives sont : la religion ou l'éthique (le choix de la participation de l'enfant à ces cours appartient aux parents) et l'éducation à la santé.

À la fin de la scolarité, les élèves passent un examen identique pour tous. Les élèves ayant des besoins éducatifs particuliers reçoivent des sujets et des conditions d'examen adaptés et peuvent bénéficier d'un temps supplémentaire pour passer l'examen. L'examen est organisé par la Commission centrale des examens. Le résultat de l'examen n'a pas d'incidence sur l'obtention du diplôme de fin d'études primaires, mais le fait de s'y présenter est une condition pour obtenir ce diplôme. Les résultats obtenus par l'élève à cet examen sont pris en compte lors de l'admission dans les établissements d'enseignement secondaire.

Établissements d'enseignement secondaire

Il existe les types d'établissements d'enseignement secondaire suivants :

Les lycées d'enseignement général. La scolarité dure 4 ans. L'obtention du diplôme permet de se présenter à l'examen du baccalauréat.

Les écoles techniques. La scolarité dure 5 ans. L'obtention du diplôme permet de se présenter à l'examen du baccalauréat, et la réussite aux examens confirmant les qualifications professionnelles permet d'obtenir le titre de technicien.

Écoles professionnelles de premier cycle. Anciennes écoles professionnelles de base.

Le cursus de base est complété par :

Les écoles post-secondaires. Ces établissements accueillent les diplômés des lycées d'enseignement général ou, le cas échéant, des lycées techniques. Ils dispensent un enseignement professionnel permettant d'obtenir des qualifications professionnelles et le titre de technicien.

Écoles professionnelles de deuxième cycle

Écoles destinées aux diplômés d'écoles professionnelles de premier cycle dans les métiers où une qualification commune a été définie pour la formation dispensée dans les écoles professionnelles de premier et deuxième cycles.

Écoles d'adaptation au travail

Elles préparent au travail les élèves présentant un handicap intellectuel modéré ou grave ainsi que les élèves présentant des handicaps multiples. L'obtention du diplôme de ce type d'école permet d'obtenir un certificat attestant de l'aptitude au travail.

Enseignement non public

L'enseignement non public (privé) désigne les établissements créés et gérés par des personnes physiques ou morales (par exemple, des associations, des fondations, des sociétés). Ces écoles fonctionnent selon leurs propres statuts, proposant souvent des programmes d'enseignement originaux et des classes à effectifs réduits. Elles sont financées principalement par les frais de scolarité et les subventions des collectivités locales.

Comment fonctionne le système non public ?

- **Financement** : les écoles reçoivent des subventions du budget de la commune ou du district (à condition qu'elles répondent aux exigences et disposent des autorisations d'une école publique), mais leur principale source de financement provient des frais versés par les parents (frais de scolarité).
- **Gestion** : ces établissements ne sont pas soumis directement aux autorités scolaires en matière d'organisation et de recrutement dans la même mesure que les écoles publiques, mais ils doivent respecter le programme scolaire de base. Règles de recrutement : celui-ci s'effectue selon les conditions fixées par l'organisme gestionnaire de l'école, et comprend souvent des entretiens ou des tests d'aptitude.

Les types d'écoles non publiques les plus courants

1. **Écoles privées (commerciales)** : gérées le plus souvent par des sociétés, des fondations ou des particuliers, elles sont axées sur la mise en œuvre d'un profil éducatif ou linguistique spécifique.
2. **Écoles associatives** : créées par des associations de parents. Elles se caractérisent par leur absence de but lucratif (les fonds générés sont entièrement réinvestis dans l'école) et par une forte implication des parents dans la vie de l'établissement.
3. **Écoles internationales** : proposant des programmes étrangers (par exemple, le baccalauréat international IB).
4. **Écoles alternatives** : fondées sur des méthodes pédagogiques spécifiques (par exemple, écoles Montessori, écoles Waldorf, écoles démocratiques).

La création et le fonctionnement de ces établissements sont régis par la législation polonaise en matière d'éducation. Les procédures et exigences détaillées pour les entités souhaitant ouvrir un nouvel établissement sont décrites sur le portail officiel

du ministère de l'Éducation nationale.

Le système d'enseignement supérieur en Pologne

Le système d'enseignement supérieur polonais repose sur une structure en trois cycles conforme au processus de Bologne : le premier cycle (licence/ingénierie), le deuxième cycle (master) et le troisième cycle (doctorat). Les établissements d'enseignement supérieur se divisent en établissements publics et privés, ainsi qu'en établissements universitaires et professionnels. Ils sont placés sous la tutelle du ministère de la Science et de l'Enseignement supérieur.

Les principaux piliers du système sont les suivants :

Diplômes et niveaux

- Études de premier cycle : elles durent généralement de 3 à 3,5 ans et débouchent sur l'obtention d'une licence ou d'un diplôme d'ingénieur.
- Études de deuxième cycle : elles durent de 1,5 à 2 ans et débouchent sur l'obtention d'un master.
- Études de master intégrées : elles durent de 4 à 6 ans et concernent les filières où la formation est indivisible (par exemple, médecine, droit, psychologie).
- Études de troisième cycle (écoles doctorales) : elles durent généralement 3 à 4 ans et préparent à l'obtention du titre de docteur.

Modalités d'études

- À temps plein (de jour) : gratuites dans les établissements publics.
- À temps partiel (par correspondance/du soir) : payantes tant dans les établissements publics que privés.

Types d'établissements

- Universitaires : ils sont habilités à délivrer des doctorats et mettent l'accent sur la recherche scientifique.
- Professionnelles : elles se concentrent sur la préparation pratique à la profession (par exemple, les écoles professionnelles publiques) et ne délivrent pas toujours de doctorats.

Système de crédits

Tous les établissements utilisent le système ECTS (European Credit Transfer and Accumulation System), ce qui facilite la mobilité et les échanges d'étudiants entre les pays de l'Union européenne.

Qualité et contrôle

L'institution chargée de l'accréditation et de l'évaluation de la qualité de l'enseignement dans toutes les filières

est la Commission polonaise d'accréditation.

Élaboré à partir des sources suivantes :

Site eurydice.org.pl

Wikipédia

Schéma de la réforme du système éducatif en Pologne, disponible en ligne :

<https://perspektywyzawodowe.pnwm.org/informacje-o-ksztalceniu/systemy-edukacji/system-edukacji-polsce>

<https://study.gov.pl/pl/struktura-studi-w-w-polsce>

Traduit grâce à Deeple

Des vacances sans plastique – trois ans à découvrir le monde ensemble

Il y a des projets que nous planifions pour quelques semaines. Et puis il y a ceux qui commencent à vivre leur propre vie. « **Des vacances sans plastique** » appartient à cette seconde catégorie : une initiative que nous menons depuis trois ans à la Première École primaire communautaire de Gdynia. Chaque nouvelle édition apporte de nouvelles idées, de nouvelles questions posées par les enfants et de nouvelles découvertes. Le projet évolue avec eux.

Tout commence par un geste simple. Avant les vacances d'été, chaque enfant reçoit une boîte en bois. Ce n'est pas une boîte à souvenirs, mais une invitation à vivre ses vacances avec attention. On y dépose des coquillages, des pierres, des pommes de pin, des plumes, des plantes séchées, des billets de voyage, des dessins personnels ou de courtes notes. Nous ne collectionnons pas de gadgets en plastique. Nous collectionnons des expériences, les traces de rencontres avec la nature et des histoires qui méritent d'être racontées.

Après les vacances, les boîtes reviennent à l'école avec les enfants. Chacune est différente, tout comme les expériences vécues pendant les vacances. Ce sont précisément ces expériences qui deviennent le point de départ de notre travail au cours des mois suivants. Nous ne suivons pas un scénario préparé à l'avance. Nous nous laissons guider par ce que les enfants rapportent. Leurs découvertes, leurs questions et leurs récits déterminent la direction de nos activités.

Dans l'esprit de la pédagogie de Célestin Freinet, les textes libres occupent une place essentielle. Les enfants décrivent leurs découvertes, consignent leurs souvenirs et créent des récits et des poèmes inspirés de leurs expériences de vacances. Les textes sont lus en classe, retravaillés, illustrés et deviennent des supports pour la suite du travail. Les enfants découvrent ainsi que leurs propres expériences ont de la valeur et peuvent devenir une source d'apprentissage pour tout le groupe.

Les boîtes nous accompagnent également pendant les activités de découverte de la nature, les mathématiques, les arts plastiques et les activités techniques. Nous comparons les collections, classons les spécimens, faisons des observations, construisons, concevons et expérimentons. Pendant les cours d'anglais, les objets naturels deviennent des supports pour développer le vocabulaire, décrire le monde, poser des questions et dialoguer. La langue étrangère apparaît dans l'action, et non séparément de l'expérience.

Le projet encourage les enfants à développer des compétences liées à la nature, à l'observation, à la coopération et à la responsabilité environnementale. Chaque compétence acquise témoigne de capacités réelles et de l'engagement de l'enfant, plutôt que de la simple réalisation d'une tâche. Les enfants planifient eux-mêmes leurs prochains défis, documentent leurs activités et observent avec fierté leur propre progression.

Mais la plus grande valeur du projet réside dans quelque chose qui ne peut pas être inscrit dans un programme scolaire. Les enfants commencent à regarder avec davantage d'attention. Ils remarquent la beauté des choses simples et naturelles. De plus en plus souvent, ils racontent leurs promenades en famille ou entre amis, leur émerveillement devant une pierre trouvée au cours d'une balade ou leurs observations d'oiseaux, plutôt que les souvenirs qu'ils ont achetés. Leur manière de vivre les vacances change. Il y a moins de collection d'objets et davantage de collection d'expériences.

Pour moi, en tant qu'enseignante et animatrice de la pédagogie Freinet, « **Des vacances sans plastique** » confirme que l'éducation à l'environnement ne commence pas par des discours sur l'écologie. Elle commence par la construction d'un lien avec la nature, par l'émerveillement, la liberté d'agir et la confiance dans la curiosité des

enfants. Lorsqu'un enfant se sent partie intégrante du monde naturel, prendre soin de l'environnement devient quelque chose de naturel et d'évident.

Le projet a été initié par Magdalena Błęńska, de la Fondation Miejsce Tworzenia. Aujourd'hui, après trois ans, je constate qu'il est devenu bien plus qu'une action ponctuelle. Il constitue un espace d'apprentissage authentique, de coopération avec les familles et de développement d'une sensibilité écologique à travers les expériences du quotidien.

Je crois que ce sont précisément des projets de ce type qui montrent la force de la pédagogie Freinet. Nous n'enseignons pas aux enfants des réponses toutes faites. Nous créons les conditions qui leur permettent d'expérimenter, de découvrir, de poser des questions, d'écrire leurs propres textes et d'apprendre les uns des autres. Et alors, l'éducation devient une véritable rencontre avec la vie.

Autrice : Martyna Kozłowska

Discours du Recteur de l'Éducation de Gdańsk

Mesdames, Messieurs,

Chers participantes et participants du 36e Congrès des animateurs de la pédagogie de Célestin Freinet,

C'est avec une immense joie que j'ai accepté l'invitation à cet événement international, organisé pour la troisième fois en Pologne. Je ressens également une grande fierté à l'idée de vous accueillir dans la plus belle région de Pologne, en Poméranie. Comme vous le savez sans doute déjà, les Polonais sont réputés pour leur hospitalité.

Les organisateurs tenaient à préparer à la perfection l'événement qui commence aujourd'hui. Une seule chose nous a été impossible à décider : quelle météo commander pour les prochains jours. Ainsi, afin de vous faire découvrir la Poméranie de la manière la plus complète possible, vous aurez l'occasion de connaître à la fois un été chaud et les premiers jours du printemps et de l'automne. 😊

Je suis convaincu qu'il n'existe pas de meilleur endroit pour dialoguer dans l'esprit de la **liberté, de la solidarité et de la démocratie** que la Poméranie, une région fière de son patrimoine et de son unique tradition culturelle cachoube, qui partage également avec le monde extérieur les valeurs issues de l'héritage du mouvement Solidarność et de la résistance collective au régime communiste.

Il ne pouvait pas non plus y avoir de meilleur moment pour débattre de la place de la démocratie et de l'autonomie des élèves à l'école que celui où nous mettons en œuvre ce que je considère comme un changement fondamental dans l'éducation polonaise. Avec la réforme « **La Boussole de demain** », nous souhaitons réaffirmer les orientations qui sont les plus importantes en matière d'éducation : les apprentissages pratiques, l'autonomie des élèves, la démocratie, le travail par projets, la pensée critique et des connaissances ancrées dans la vie réelle.

Comme ces idées sont proches de votre travail quotidien !

À vous toutes et tous, participantes et participants de ce congrès, enseignantes et enseignants, je souhaite des échanges fructueux et un temps riche en partage d'expériences, mais aussi en rencontres, en moments de convivialité et en nouvelles amitiés. Puissent ces nouvelles relations contribuer au développement continu des idées de la pédagogie de Célestin Freinet en Pologne et dans le monde entier.

Grzegorz Kryger

Chers amis,

C'est avec une immense joie et beaucoup d'émotion que je vous souhaite la bienvenue en Pologne, à la 36e Rencontre internationale des enseignants Freinet – RIDEF 2026.

Lorsque je réfléchissais à la manière de vous accueillir, j'ai pensé qu'à l'occasion de notre rencontre, je ferais du pain. Et c'est alors que les paroles de Freinet me sont venues à l'esprit :

« Nos enfants ont besoin de roses et de pain. (...) Mais plus encore que de pain, ils ont besoin de votre regard bienveillant, de votre sourire, de votre voix, de votre pensée et de votre promesse. Ils voudraient sentir qu'ils ont trouvé en vous et dans la classe ce ton qui donne un sens et un but à leur vie. »

Ces paroles sont non seulement belles, mais aussi profondément vraies.

Chacun de nous est venu ici d'un endroit différent du monde. Nous sommes différents, nous parlons des langues différentes, nous vivons dans des cultures différentes et nous travaillons dans des établissements différents. Et pourtant, nous sommes unis par la conviction que l'éducation commence par la rencontre avec l'autre. Par un regard bienveillant. Par l'attention. Par la confiance.

À une époque où le monde est confronté aux divisions, à l'incertitude et à des changements rapides, nous avons plus que jamais besoin d'une éducation qui donne aux enfants un sentiment de sécurité, qui leur apprend le dialogue et la coopération et qui les aide à trouver leur place dans le monde.

Nous croyons que l'éducation est bien plus que la transmission de connaissances. C'est un espace où l'enfant apprend à penser, à créer, à poser des questions, à prendre ses responsabilités envers lui-même et envers les autres, et à faire l'expérience que sa voix compte.

Freinet nous rappelle que les enfants ont besoin de pain et de roses. Ils ont besoin de connaissances, mais aussi de beauté. Ils ont besoin de compétences, mais aussi d'espoir. Ils ont besoin de liberté, mais aussi de communauté. Mais avant tout, ils ont besoin d'adultes qui croient en leurs capacités.

Au cours des prochains jours, nous allons nous-mêmes créer une telle communauté. Nous apprendrons les uns des autres, nous poserons des questions, nous partagerons nos expériences, nous rirons, nous nous émouvrons et nous découvrirons que, malgré nos différences, nous parlons la même langue : celle du respect de l'enfant.

J'espère que vous repartirez de Pologne non seulement avec de nouvelles idées, mais aussi avec le sentiment que vous n'êtes pas seuls. Qu'à travers le monde, il existe des personnes qui, comme vous, croient que l'éducation peut changer des vies et que l'école peut être un lieu de démocratie, de liberté, de solidarité et de paix.

Merci d'être ici. Merci pour le chemin que vous avez parcouru pour vous rencontrer. Merci de créer depuis tant d'années une communauté Freinet internationale.

Que RIDEF 2026 soit un temps de rencontres qui resteront longtemps avec nous. Que ce soit un lieu où nous trouverons non seulement du pain et des roses, mais aussi ce dont parlait Freinet : ce

ton particulier qui donne du sens à notre travail et nous rappelle pourquoi nous avons choisi le métier d'enseignant.

Dans la tradition polonaise, le pain est un symbole de bonté, d'hospitalité et de respect. C'est précisément avec du pain et du sel que nous accueillons traditionnellement nos invités, en ouvrant devant eux non seulement les portes de nos maisons, mais aussi nos cœurs. Aujourd'hui, nous souhaitons vous accueillir de la même manière. Que ce symbole soit le signe de notre gratitude pour votre présence et une invitation à vivre ensemble ce moment exceptionnel.

Je vous souhaite la bienvenue de tout cœur.

Bienvenue en Pologne.

Bienvenue en Cachoubie.

Joanna Antczak
Présidente de la PSAPCF

Groupe Suisse de l'École Moderne (GSEM)

Freinet Gruppe Schweiz FGS

Le Groupe Suisse de l'École Moderne (GSEM) existe depuis l'an 2000. Deux ans plus tôt, lors du congrès suisse de 1998 à Yverdon-les-Bains, l'assemblée générale de l'Arbeitsgruppe Freinetpädagogik AGF (groupe de travail sur la pédagogie Freinet) de la Suisse alémanique – qui comptait alors encore 179 membres – avait décidé de se dissoudre et de fusionner avec le mouvement Freinet francophone, le Groupe Romand de l'École Moderne (GREM) avec 50 membres. Le Groupe Genevois de l'École Moderne (GGEM), dissous à ce moment là, n'a plus joué aucun rôle dans ce processus.

La fusion a eu lieu officiellement lors du Congrès suisse de 2000 au Herzberg, près d'Aarau. Lors de cette Assemblée générale du 2 juin 2000, les 36 membres présents ont convenu de donner le nom de « *Groupe Suisse de l'École Moderne GSEM* » (*Freinet Gruppe Schweiz FGS*) au nouveau mouvement Freinet suisse. Par ailleurs, Frédérique Aeschbacher, de Lausanne, a été élue nouvelle présidente. Heidi Bosshard, déjà élue en 1998, a été confirmée dans ses fonctions de secrétaire, et Petra Schuhmacher dans celles de trésorière.

En Suisse romande, un mouvement Freinet – *la Guilde de Travail* – existait déjà depuis 1952. C'est la visite de Freinet dans la classe de Jean Ribolzi à Saint-Prex, au bord du lac Léman, en compagnie de ses élèves, d'un collègue enseignant et de sa fille Madeleine, surnommée *Baloulette*, qui a donné lieu à sa création. En 1996, Jean Ribolzi a écrit à propos de cette visite extraordinaire et d'une grande importance :

« Pour la première fois, ce n'était pas l'inspecteur scolaire qui venait dans ma classe, mais un enseignant, qui plus est un étranger, qui s'adressait à mes élèves comme s'il les connaissait depuis toujours. Il les aidait et leur donnait des conseils avec son charmant accent du sud de la France. »

En 1968, le GREM a été fondé dans le but d'associer des collègues des autres cantons francophones.

Le Groupe de travail suisse alémanique sur la pédagogie Freinet a été créé à Zurich en 1977, issu du *Groupe des enseignants de Zurich (LGZ)*, fondé cinq ans plus tôt, comme l'écrit Peter Jakob dans un article. Il s'agissait principalement de jeunes enseignants des écoles primaires publiques qui recherchaient de nouvelles formes et de nouveaux contenus pour leur enseignement. Peter Jakob mentionne également des réunions hebdomadaires au sein de groupes de travail organisés par niveau scolaire, qui produisaient des documents et des fiches de travail. Un bureau du LGZ a été mis en place pour servir de lieu de rencontre et d'archives, financé par des cotisations mensuelles pouvant aller jusqu'à 50 francs. De plus, des « *enseignants auxiliaires* » – c'est-à-dire des enseignants sans poste permanent – ont été engagés en tant que personnel de soutien pédagogique, aidant leurs collègues en activité à préparer leurs cours et en observant leurs classes. Jusqu'alors, la pédagogie Freinet était inconnue en Suisse alémanique.

À l'automne 1976, une série de conférences données par le professeur Johannes Beck, de Brême, a débuté à l'Université de Zurich ; il y a fait référence à plusieurs reprises aux approches de Freinet et aux expériences de la « *Pädagogik-Kooperative* » en Allemagne. En mai 1977, les groupes de base « *Pédagogie* » et « *Enseignants du secondaire* », la LGZ et la section des enseignants du syndicat VPOD ont organisé un week-end consacré à la pédagogie Freinet. Cela a donné lieu à des rencontres de suivi, notamment parmi les enseignants du secondaire qui avaient désormais commencé à mettre ces méthodes en pratique dans différents cantons – dont notre collègue Peter Steiger.

Le groupe de travail sur la pédagogie Freinet a ainsi été créé, et un nombre croissant d'enseignants du primaire l'ont rejoint – notamment Heidi Bosshard et Dany Gross. Le bureau de la LGZ, avec Peter Jakob, a servi de point de contact. Un véritable essor, marqué par l'arrivée de

nombreux nouveaux visages, a eu lieu en 1979 et 1980 avec le séminaire « *L'école sans peur* » et le film « *Donner la parole aux enfants* », qui ont attiré environ 1 000 visiteurs.

En marge d'une rencontre Freinet à Gibswil, dans la Tösstal près de Zurich, l'association a été officiellement créée en 1981, dotée d'un petit comité exécutif, de statuts, d'une boîte postale et d'un compte courant postal. La même année, la formation « *Den Kindern das Wort geben* » (Donner la parole aux enfants) a été lancée dans le cadre des formations suisses destinées aux enseignants.



Colloque sur la pédagogie Freinet, Hausen am Albis 2025

À l'occasion de la fusion qui a donné naissance au *Groupe Suisse de l'École Moderne (GSEM)*, les nouveaux statuts ont également été adoptés en 1998. Ceux-ci définissent la GSEM comme une association bilingue tant qu'il n'y a pas de membres parlant l'italien et/ou le romanche. – À titre d'information, à cette époque, nos assemblées générales faisaient l'objet d'une interprétation simultanée en allemand et en français.

Les statuts précisent en outre que l'assemblée générale se tient chaque année, tous les deux ans à l'occasion du congrès et les années intermédiaires sans congrès.

En 1983, le premier congrès Freinet suisse a eu lieu à Berne ; le deuxième a suivi dès 1984 à Genève. Dès lors, une rencontre Freinet à l'échelle nationale a été organisée tous les deux ans. En 2025, la 23e rencontre s'est déroulée sous le titre « *Colloque sur la pédagogie Freinet* » à Hausen am Albis, près de Zurich.

Jusqu'en 2000, l'un des groupes régionaux organisait le congrès national tandis qu'un autre assumait la responsabilité éditoriale de « *Bindestrich – Trait d'Union* », la revue suisse Freinet. Il paraît depuis une bonne quarantaine d'années, à raison de deux à trois numéros par an ; le numéro actuel est le 103e.

De 1978 à 1997, le bulletin « *I-I-I – lehren, lernen, leben* » (*enseigner, apprendre, vivre*) a également été publié, avec un total de 61 numéros – son nom est tiré d'un séminaire organisé pendant les vacances d'été.

Depuis la fusion, le GSEM a malheureusement connu un recul considérable et le nombre de ses membres est tombé en dessous de 50. En Suisse romande, il n'y a plus aucun membre actif.



Certains groupes régionaux ont également cessé d'exister ou sont en sommeil. Les groupes d'Argovie-Bâle-Campagne et de Bienne sont actifs.

Outre l'organisation du congrès et la rédaction du « *Bindestrich* », il existe actuellement deux groupes de travail : le groupe de travail « *Archives* » et le groupe de travail « *Site web* ».

Chants en soirée devant notre lieu d'hébergement en 2025

Le magazine collaboratif pour enfants « *Kinderwelt* », destiné aux enfants et aux classes scolaires, existe depuis 1986 et publie 3 à 4 numéros par an, proposant des textes écrits par des enfants pour des enfants, avec un minimum de charge administrative ; le numéro actuel est le 138e.

L'article de Peter Steiger intitulé « *Comment nous avons découvert la pédagogie Freinet en 1976* », paru dans le « *Bindestrich* » n° 70 de 2011, mérite également d'être lu.

Andi Honegger, 2026



Assemblée Générale du Groupe Suisse de l'École Moderne 2025